

personne ; aussi parut-il tout étonné de voir l'attention particulière avec laquelle sa sœur redressait le plus léger filet qui s'écartait de l'enchevêtrement travaillé de sa chevelure. Il était beau cependant, mais de cette beauté mâle qui caractérise le guerrier qui doit un jour s'enivrer des vapeurs du sang sur un champ de bataille.

Chez lui, un humeur sombre avait succédé à toutes les folles joies de l'enfance. Une idée fixe occupait continuellement son imagination, naguère si expansive. Cette inquiète préoccupation ne fermait pas du moins son cœur aux douces consolations de l'amour fraternel ; mais dès qu'il était seul, il et il affectait de rechercher la solitude, ses pensées reprenaient leur cours et retombaient, comme un cauchemar, sur sa pauvre âme endolorie, cette âme d'élite qui possédait tout ce qu'il aurait fallu pour en faire un savant ou un artiste, aussi bien qu'un capitaine intrépide et habile.

Bientôt Nélida éprouva, à son tour, quelque chose de la tristesse qui minait sourdement son frère. Elle ne pouvait, sans se sentir des larmes dans les yeux, le voir dès le matin jeter son fusil sur son épaule, siffler son chien et s'enfoncer solitaire sous le dôme des plus épaisses forêts, pour ne reparaître que le soir plus morne, plus abattu, plus brisé que jamais de fatigues et de tourments intérieurs. A cette vue, Nélida renchérissait encore sur la taciturne mélancolie de son frère. Insensiblement, elle en vint aussi à passer une grande partie de ses jours en promenade sans but déterminé, pour ne rentrer que le soir sans savoir ce qu'elle avait fait.

Un jour, elle se décida à suivre son frère dans une de ses mystérieuses excursions. Elle le surprit assis sur la dernière pierre d'un précipice qui dominait un gouffre où les eaux du fleuve venaient se briser en cascades mugissantes. Sous ses pieds, celles-ci rejaillissaient revêtues des plus brillantes couleurs. Les vagues se choquaient entre elles, se mêlaient, s'embrassaient pour retomber enlassées sur leur lit pavoisé d'une mousse soyeuse. Toute la masse des eaux, resserrée en cet endroit entre une île et le promontoire, bondissait tumultueusement, variant sans cesse ses luttes et ses couleurs. On eût dit que le fleuve, par un effort suprême, semblait vouloir étaler en ce lieu toutes ses richesses, sa force et sa limpidité. Si, à de courts intervalles, un bateau venait à s'engouffrer dans ces gorges, il semblait tout à coup disparaître pour jamais sous l'écume mugissante ; mais bientôt il remontait glorieux sur la cime des vagues, prêt à recommencer la lutte, sans perdre le temps de sécher ses bords qui semblaient briller sous les pierres étincelantes dont il paraissait décoré. Muet et pensif, Ottanis contemplait ce spectacle d'un regard distrait, tandis que sa sœur le regardait de loin, en répandant des larmes. Soudain elle le vit tourner la vue de son côté.

Elle s'enfuit aussitôt pour lui dérober son indiscretion et la rougeur de ses yeux. Mais le jeune homme la vue s'éloigner plus légère qu'une biche dans les forêts. S'élançant des rochers où il se plaît à nourrir sa tristesse, il allonge ses pas dans la plaine et ne tarde pas à l'atteindre. L'enlaçant alors dans ses bras, il lui demande pardon de la solitude où il la laisse et lui promet de s'efforcer, à l'avenir, de lui rendre la vie douce et joyeuse.

— Pourquoi me fuis-tu ? s'écria la malheureuse jeune fille fondant en larmes. Que t'ai je donc fait pour que tu puisses t'obstiner à me délaisser ainsi ? Ah ! si tu savais combien mes pensées sont tristes et mon âme inquiète quand je te vois t'éloigner, accablé du poids de tes noires préoccupations ! Combien ne me parais-tu pas souffrir dans cette solitude que tu recherches cependant avec une si cruelle obstination ? Qui sait si, en parlant ensemble du sujet de nos inquiétudes, quand nous sommes éloignés l'un de l'autre, nous n'allégerions pas nos peines ?

— Hélas ! répondit le jeune homme avec amertume, rien ne t'empêche ! toi, de me parler de tes soucis, mais que n'aurais-je pas à me reprocher si j'allais éveiller dans ton âme tous les tourments que j'endure par l'aveu de l'inquiétude qui les cause ?

— Tu consens au moins à ce que je te parle un peu de mes chagrins, n'est-ce pas, frère ? Eh bien ! tu as vu souvent ces petites sauvages qui viennent ici cueillir des fruits. Ne leur as-tu jamais entendu dire entre elles : " Ce panier de mères ou de framboises, je le garde pour maman. " Comme elles parlent avec amour, avec tendresse de leur mère, ces pauvres enfants ! Qu'elles doivent être heureuses de pouvoir, chaque jour, la presser dans leurs bras, en recevoir caresses et baisers ! Oh ! combien j'eusse aimé ma mère, moi, si Dieu m'eût donné de la connaître ! Que de fois cette question désespérante n'est-elle pas venue errer sur mes lèvres : " Notre mère à nous, qu'est-elle ? où est-elle ? " Ne penses-tu pas comme moi, frère, qu'il est cruel, de ne pouvoir répondre à une pareille question ? de n'avoir pas à nos côtés cet être aimant pour nous attirer contre son cœur et nous répondre par des baisers.

— Et toi donc aussi, malheureuse enfant, tu te laissais ronger par cette pensée ! Ah ! mon Dieu, ce qui me désole si cruellement est ce qui fait ton supplice ! Oh oui, une mère, une mère, pour lui confier nos peines, nos projets ; une mère à aimer, à bénir, dont nous écouterions avec amour les douces paroles, dont nous recevions les encouragements et les caresses.

— Oh ! quel bonheur, si nous pouvions la retrouver un jour !

— La retrouver ! Oh ! non jamais ! Ne l'espère pas, la déception serait trop cruelle !

Ces paroles replongèrent subitement la jeune fille dans l'accablement du désespoir. La tête penchée sur son sein, les yeux inondés de larmes, elle se mit à rouler machinalement entre ses doigts une des belles boucles de sa chevelure qui ondulait si gracieusement sur son cou d'albâtre.

Son regard plein de larmes contenues errait sur la cascade mugissante dont les vagues n'étaient pas moins tourmentées que les sentiments qui bouleversaient son cœur. La sympathie fraternelle se communiquant rapidement, les yeux d'Ottanis se mouillèrent, à leur tour, de pleurs douloureux. S'abandonnant alors, pour consoler sa sœur, à des illusions qui ne l'égarèrent pas, il résolut de feindre un espoir qu'il n'osait concevoir et essaya de relever le courage de celle qu'il aimait par ces tendres paroles :

— Sœur, pourquoi te livrer à ce chagrin qui nous énerve ? Où nous conduirons ces tourments impuissants et ces tristesses cachées ? Peut-être tout espoir de retrouver notre mère n'est-il pas à jamais perdu. Au lieu de me consumer inutilement au milieu de ces forêts, je vais désormais vouer ma vie entière à cette recherche digne de mon courage et de mes jeunes ans.

— Oh ! Dieu bénira tes efforts, sois-en sûr, mon Ottanis bien-aimé.

— Peut-être ! Mais s'ils n'étaient pas couronnés de succès, pourquoi braver la volonté divine qui ne nous a pas créés pour souffrir, mais pour agir, faire le bien, nous dévouer et trouver le bonheur dans l'accomplissement du devoir ?

— Sœur, quel est l'homme qui ne donnerait sa vie pour te rendre heureuse ! Tu es belle entre toutes les jeunes filles que j'ai connues : tu possèdes une instruction rare dans ces contrées ; ton esprit a je ne sais quel charme indéfinissable qui captive et ravit quand tu ne t'abandonnes pas aux noires inspirations d'une tristesse qui ne nous a déjà fait que trop de mal ; enfin, tu es si compatissante, si dévouée, si bonne qu'ici on ne t'appelle plus que l'ango du rocher. Crois-moi, avec de telles qualités, il n'y a pas d'homme qui ne serait heureux de t'appeler sa femme et de se dévouer au bonheur de ton existence. Oh ! alors tu seras bien heureuse, ma sœur ! Tu goûteras toutes les joies pures, toutes les joies saintes d'un petit ménage chrétien, où règnera la sympathie, l'ordre, la propreté coquette d'une douce médiocrité. Tu travailleras, car le travail est sain ; tu prépareras le repas de ton mari ; tu passeras des heures à l'attendre quand il sera sorti, tu t'occuperas de jolis petits enfants qui te mangeront de caresses et de baisers. Que veux-tu que Dieu donne de plus agréable à nos cœurs que la réalité d'une telle vie et cette vie sera cependant la tienne, ô ma bonne et sainte sœur, car quelle femme en est plus digne que toi ?